

après la plantation, ces arbres demeurent chétifs, sans sève et sans vigueur, et ne peuvent résister aux rigueurs de l'hiver.

Disons, maintenant, quelques mots sur la culture du pommier. Il est impossible, dans le cadre restreint d'un article de journal, d'énumérer tout ce qui a rapport à la culture du pommier; d'ailleurs, celui qui voudra s'y livrer, trouvera dans le verger de monsieur l'abbé Provancher, ou dans le manuel d'Agriculture fruitière du docteur Laroque, tous les renseignements dont il a besoin.

Qu'il suffise d'attirer l'attention d'une manière toute spéciale sur la culture que l'on doit donner aux jeunes pommiers; c'est un point très important. Ordinairement on ne donne pas assez de soins aux pommiers; ou bien, on leur donne des soins exagérés; dans l'un et l'autre cas, la mort s'ensuit.

Dans le premier cas on jette en terre un jeune plant qu'on laisse en proie à tous les dangers, vers, insectes, pauvreté du sol, bestiaux, neige, etc., etc., et l'on espère, après quelques années, recueillir des fruits. La pomme est un fruit trop précieux pour qu'on puisse l'obtenir à si peu de frais. Vous perdez votre temps et votre argent.

Dans le second cas, on plonge les racines de l'arbre dans un sol excessivement enrichi, tel que le terreau: on amoncelle la terre plusieurs fois pendant le cours de l'été. L'arbre croît promptement; il croît jusqu'aux derniers jours de l'automne: les sucres toujours en activité n'ont pas le temps de s'épaissir, le bois se mûrit, et voilà que pendant le cours de l'hiver les arbres gèlent. C'est plus douloureux de les perdre après leur avoir prodigué tant de soins.

Comment donc les cultiver? C'est moins difficile que vous pensez. Regardez autour de vous, consultez la nature, voyez les autres arbres fruitiers, les arbres forestiers; ce sont autant de modèles que vous pouvez imiter. Que votre jeune arbre soit placé dans sa position naturelle, dans un sol meuble et engraisé, capable de donner une bonne récolte et vous verrez qu'il croîtra vigoureusement dans les années qui suivront celles de la plantation. Si votre arbre est chétif, sans vigueur, remuez la terre, mettez de l'engrais pendant le cours du mois de mai ou le commencement de juin, et laissez le faire. Gardez-vous de bêcher la terre de nouveau au pied de l'arbre pendant le cours de l'été; votre arbre poussera trop longtemps et vous le perdrez pendant l'hiver. Au contraire, si votre arbre est vigoureux, ne le cultivez pas davantage; si, dans son jeune âge, il fait des pousses de dix à douze pouces, cela suffit. Il mûrira son bois, deviendra fort, et se portera à fruit plus tôt. En résumé, donnez à chaque arbre, au printemps, les soins que son état paraît réclamer, et vous verrez prospérer votre verger. Il vous faudra bien encore guerir certaines maladies, lutter contre quelques ennemis, pratiquer la taille en temps convenable, autant de choses que vous pouvez apprendre facilement, si vous en avez le dessin, et après cela, vous aurez le plaisir, la satisfaction, la douce jouissance de cueillir, et de savourer les premiers fruits de votre verger. Tous les cultivateurs, au moins pour commencer, ne sauraient avoir de grands vergers, mais quel est celui qui ne pourrait, avec un peu de bon vouloir, planter quelques pommiers, acquérir les connaissances nécessaires pour les bien cultiver, et assurer à sa famille la jouissance d'un fruit si délicieux.

L'enfant se contente de peu; un fruit à peine mûr et de mauvaise qualité peut satisfaire son palais inexpérimenté: plus tard, lorsqu'avec l'âge son goût s'est développé, il devient plus difficile. Les fruits de nos pommiers sauvages ont fait nos délices dans notre enfance; aujourd'hui que nous avons goûté les fruits de nos pommiers greffés, il nous est impossible de revenir à nos premières amours. C'est un verger de pommiers greffés qu'il faut asseoir à la place du vieux verger de pommiers sauvages qui disparaissent sous les coups de la vieillesse. Renouvelons nos vergers en faisant un choix judicieux de bonnes espèces.

Pendant la chaleur de l'été, le pommier nous donnera l'éclat de ses fleurs, ses parfums et son frais ombrage; pendant le cours de l'hiver son fruit savoureux.

Tous peuvent en goûter les douceurs; non-seulement le cultivateur de nos vieilles paroisses, mais le colon lui-même. On travaille activement au défrichement des terres du Lac St-Jean et de différents cantons de nos townships qui présenteront assurément autant d'avantages à la culture du pommier greffé que le district de Québec. Le colon ne peut-il pas planter et cultiver cet arbre fruitier, comme nos ancêtres ont planté et conservé le pommier sauvage.

Si l'on jette des regards d'envie sur les pays favorisés d'un climat plus doux et produisant abondamment tant de fruits exquis,

c'est que nous ignorons ce que notre sol peut nous donner de fruits délicieux qui ne le cèdent guère à ceux d'autres pays. Combien de fruits sont éphémères: mais la pomme, dans ses diverses espèces, peut flatter notre goût depuis le mois d'août jusqu'au mois du printemps.

Cultivons donc le pommier greffé, cultivons les espèces qui conviennent à notre climat. Nous y trouverons une source de jouissances domestiques, une source de revenus; nous aimerons davantage le toit paternel, le sol de la patrie; nous chérirons mieux la Providence qui sait nous pourvoir de tant de biens. Un pauvre sauvage, qu'évangélisait un missionnaire, s'écriait en savourant une banane: "Si cette banane est si bonne, mon Dieu, que tu dois être bon, toi qui en es l'auteur!" Les bienfaits de la nature font mieux apprécier les bontés du Créateur.

AGRICOLA, St-N.

Production de la soie en Canada.

Je crois avoir suffisamment démontré, dans le numéro du *Journal* pour le mois de septembre, qu'il n'y avait pas à espérer de faire jamais de notre Province un pays vinicole. Les Îles Britanniques, la Belgique, tout le nord de la France, avec un climat beaucoup plus doux que le nôtre, n'y ont même jamais songé.

Mais laissant le vin de côté, ne pouvons-nous pas produire de la soie? Si notre pays ne peut devenir vinicole, ne pourrait-il pas être séricicole?

Malgré ce qu'en ont prononcé de temps à autres certains écrivains étrangers dans nos journaux, je n'hésite pas à donner pour la soie la même réponse que pour le vin, et c'est aussi le même obstacle, la sévérité du climat, qui résout la question par la négative. D'ailleurs le vin et la soie vont à peu près de pair, là où l'un réussit, l'autre peut aussi presque toujours réussir.

Mais en quoi la sévérité de notre climat peut-elle être un obstacle à la production de la soie? La soie ne nous est-elle pas livrée par un insecte tenu aujourd'hui en domesticité et qui peut facilement se transporter d'un pays à un autre?

Où! sans doute; la soie est produite par un insecte, le *bombyx mori*, qui peut se transporter dans tous les pays; mais cet insecte exige pour sa nourriture un feuillage, celui du *murier blanc*, qui ne peut croître dans nos climats. Voilà l'obstacle insurmontable. Faites croître ici le murier blanc, et rien ne s'opposera à ce que vous éleviez en Canada le *bombyx* du murier, comme en Italie, en Chine, dans l'Inde, etc.

Mais n'avons-nous pas, ici même, des papillons qui produisent de la soie? Et ne serait-il pas possible de faire des élevages de ces insectes indigènes?

Où! nous avons 4 *bombyx* qui produisent de la soie, et d'une excellente qualité, et si jamais notre Province se distinguait par la production du précieux tissu, ce ne sera qu'au moyen de ces papillons indigènes. Mais malheureusement notre climat, par la courte durée de ses étés, vient encore ici se poser en obstacle contre l'élevage de ces insectes sous un point de vue rémunérateur.

Nos 4 *bombyx* à soie sont: le *Cécropia*, le *Luna*, le *Polyphème* et le *Columbia*, qui tous se rencontrent à l'état sauvage dans nos forêts. L'un a besoin, avec ceux-ci, de feuilles de murier pour leur nourriture, car ils mangent presque indifféremment les feuilles de la plupart de nos arbres forestiers: ébènes, coudriers, pruniers, pommiers etc. Mais le grand obstacle à leur élevage est qu'ils n'ont qu'une seule génération par saison.

Le papillon d'Europe, après sa dernière éclosion, dépose ses œufs qui n'éclosent que le printemps suivant, de sorte qu'on peut tirer parti de tous les cocons filés par les larves, tandis qu'avec les nôtres, ce sont les larves mêmes, qui passent l'hiver renfermées dans leurs cocons, de sorte qu'il n'y a pas à tirer parti de ces cocons, parce qu'il faut les conserver pour la reproduction. On voit dès lors que la moitié au moins de la production se trouve aussi perdue pour l'utilisation.

Ajoutons que nos insectes n'étant pas encore pliés à la domesticité, les larves sont extrêmement vagabondes, et difficiles par conséquent à retenir dans un endroit restreint; les éclosions se font de plus à des époques fort variables, ce qui complique et multiplie encore considérablement les soins d'élevage.

Un français de Boston, M. Trouvelot, essaya, il y a quelques années, la culture de notre *Polyphème* sur une assez grande échelle. C'est la feuille de chêne qu'il choisit pour nourriture. Il tenta d'abord l'élevage en plein air; mais la curée appétissante que ces chenilles dodues et apparentes offrent aux oiseaux, ne lui aurait pas permis d'en conserver une seule. S'étant procuré de vieux filets de pèche, il en couvrit sa plantation de jeunes chênes, pour se protéger contre ces dévastateurs. Mais ces filets vieux et plus ou moins avariés, offraient de-ci de-là des ouvertures que les volatiles eurent